

Révolutionnaire par principe, par tradition, par solidarité, je ne m'occupe que d'une manière très indirecte des choses de la révolution. A part quelques articles, des visites, un peu de propagande orale et, de temps en temps, des témoignages de solidarité entre les amis, je ne fais rien. Ma vie est arrangée, non pour être utilisée directement à l'œuvre de rénovation sociale, mais pour être employée à des œuvres latérales, d'une importance minime. C'est la peine de la science, ce à quoi je travaille, et, cependant, je n'ose dire que j'aie complètement tort de griffonner chaque année mon volume de banalités plus ou moins convenablement écrite. Avoir un travail précis devant soi et le faire de son mieux, cela contribue déjà à faire respecter la cause que l'on représente. A ce point de vue, mon travail n'est pas tout-à-fait perdu.

Qu'on veuille trouver dans ce passage un nouveau témoignage de la modestie extrême d'Élisée Reclus. Car, non seulement son œuvre scientifique, écrite dans un style admirable, le mit, en réalité, au rang des plus grands savants du XIXe siècle, mais encore sa participation au mouvement révolutionnaire dut telle – alors qu'il la considérait comme si peu de chose – qu'il fut certainement, avec Kropotkine, le plus puissant propagateur des idées anarchiste dans le monde. Dans la vie d'Élisée Reclus, les préoccupations révolutionnaires étaient d'ailleurs si profondes et si constantes qu'elles ont pénétré toute son œuvre scientifique, et qu'il est impossible de faire deux parts en lui, l'une revenant au savant géographe, l'autre à l'anarchiste militant. L'anarchisme d'Élisée Reclus procédait de sa connaissance profonde de la terre et des hommes, et réciproquement sa façon d'interpréter les phénomènes de la géographie et de l'histoire résultait de son instinctive aspiration vers la liberté individuelle et vers la justice sociale.

Dans sa correspondance se révèle incessamment l'attachement passionné d'Élisée Reclus à ses idées révolutionnaires, à ces idées, écrit-il,

« Qui sont ma joie et ma raison d'être, et sans lesquelles je ne saurais point soutenir le combat de la vie ».

Nous ne chercherons pas à donner, dans ces quelques pages, une vue d'ensemble des conceptions révolutionnaires d'Élisée Reclus. Nous nous bornerons à en recueillir quelques-unes, pour les lecteurs de la Vie Ouvrière, dans le champ si riche en aperçus de toutes sortes qu'est sa correspondance. Voici la récolte :

...Je ne crois pas comme vous que la révolution se fasse par en haut, principalement par l'intervention des hommes de sacrifice et de bonne volonté. La révolution se fera surtout par en bas, par les hommes dont la gravitation naturelle est vers un état nouveau. Si le mot d'intérêt n'était pas ordinairement pris en mauvaise part, je dirais que la révolution se fera par ceux qui ont intérêt à la faire, mais je préfère dire qu'elle se fera par accommodation naturelle des hommes à leur milieu normal. Est-ce à dire que nous ne comptons pas aussi sur l'appui de tous les gens de cœur qui, luttant contre leurs propres intérêts personnels, servent la cause de la multitude ? Non, certes. Je n'oublie pas que presque tous les hommes qui ont donné un nom par leurs écrits aux groupes de revendications étaient personnellement intéressés au maintien des privilèges. Mais s'ils ont formulé les idées, grâce à leur instruction supérieure, ce n'est pas à eux qu'est revenue la joie de transformer

les idées et les passions en faits. Toujours, la révolution s'est faite en bas. Chez ceux d'en haut, les idées et les affinités personnelles sont en lutte, chez ceux d'en bas, elles sont d'accord : de là, chez eux une immense supériorité de force.

A Madame Ackermann, qui avait écrit que le mouvement révolutionnaire s'avance vers la société « comme un gros flot de haine et de rage brutale », il répond :

Je crois que votre frayeur n'est pas digne de vous. Ma reconnaissance et mon respect pour votre personne me permettent peut-être de vous dire que, le jour où vous avez écrit ces vers, vous avez eu tort de trembler. Vous qui ne craignez ni la chute du Ciel ni le bris de la Terre, pourquoi redoutez-vous cet appel tempétueux à la justice que poussent tous les opprimés, ce cri, mêlé de colères, de sanglots et de râles, qui sort de la poitrine de tous les infortunés demandant le bonheur ? Nous, les insurgés, qui vous faisons peur, nous sommes les combattants de l'idéal. Que cherchons-nous ? Pourquoi, dans notre lutte incessante, acceptons-nous d'avance la prison, l'exil, la mort et la malédiction des poètes, si ce n'est pour que tous un jour soient libres, égaux dans la grande patrie, jouissant de la vie dans toute sa plénitude, ravis de beaux chants et de poésie sublime ? Dois-je vous rappeler ces vers allemands d'un de vos frères, vers qui, depuis quarante ans, font ma joie et ma force : « Devant l'esclave, quand il brise sa chaîne, devant l'homme libre, ne tremble pas ! » Si vous étiez des nôtres, si vous aidiez Samson à rompre ses liens, vous ne sauriez point ce qu'est la tristesse, et vous n'appelleriez point la mort. Quant à nous, nous comprenons vos anathèmes, mais le combat même nous donne le bonheur, et nous aimons la vie.

Sur l'opposition des conceptions réformistes et révolutionnaires, il écrit :

Si élevé que soit notre idéal, il est pourtant bien peu de choses en comparaison des progrès imaginables ; ce serait donc une duperie de notre part, sous prétexte de possibilisme, de nous en tenir à notre conception d'une société juste et de nous trémousser pour obtenir de fausses réformes, plus ou moins édulcorées d'un tantinet de justice. Ce que nous avons à faire, pendant cette vie d'un jour, c'est de dire honnêtement, simplement notre pensée et de pousser de toutes nos forces à la réalisation de ce que nous croyons être le vrai. *Sans doute, l'histoire nous crie que notre révolution, si énergique et si loyale que nous la désirons, ne sera pourtant qu'une évolution minime et n'aboutira provisoirement qu'à des réformes, car la loi du parallélogramme des forces est vraie en histoire comme en mécanique ; mais nous auront du moins fait tous nos efforts pour que la résultante soit aussi rapprochée qu'il est possible de la ligne droite. Ce sont toutes les forces liguées pour la résistance qui auront amené l'humanité à prendre le chemin de biais au lieu d'aller droit devant nous.*

Ne trouvons-nous pas dans cette façon d'envisager l'évolution sociale une justification de la tactique syndicaliste révolutionnaire ? S'il est vrai que le mouvement ouvrier doit tendre à l'expropriation capitaliste, à la conquête par les syndicats de la direction de la production : s'il est incontestablement vrai, d'autre part, que les syndicats sont encore assez loin de posséder la capacité technique indispensable pour remplir ce rôle ; n'est-il pas utile cependant, et même nécessaire, que les syndicats orientent, dès à présent, leurs actions vers ce but essentiel ? En formulant une revendication quelconque, n'est-il pas nécessaire que les syndicats agissent, non seulement *en vue d'obtenir une amélioration, mais aussi avec l'idée d'imposer leurs façons de concevoir l'organisation du travail* ? En affirmant ainsi de la façon la plus catégorique, la plus entière, leur volonté d'éliminer complètement, au jour le plus prochain, la direction capitaliste, ils emploient le meilleur moyen pour que les lois de la

combinaison des forces leurs soient le plus favorables, et que proche en proche se réalise l'émancipation du travail. Il serait détestable de rapetisser l'action du syndicalisme aux réformes dont la réalisation immédiate paraît possible ; il faut au contraire, l'exalter jusqu'aux plus hardie conceptions révolutionnaires pour accroître le plus qu'on peut les limites du possible

Que pensait Elisée Reclus des actes de violence ? Les fragments ci-dessous montreront les nuances de sa pensée à ce sujet :

Au point de vue révolutionnaire, je me garderai bien de préconiser la violence, et je suis désolé, quand des amis, entraînés par la passion, se laissent aller à l'idée de vengeance, si peu scientifique, stérile. Mais la défense armée d'un droit n'est pas la violence. S'il est vrai, comme je le crois, que le produit d'un travail commun doit être propriété commune, ce n'est pas faire appel à la violence que de revendiquer son avoir ; s'il est vrai, comme je le crois, que personne n'a le droit de s'approprier la liberté d'un autre homme, celui qui se révolte reste dans son droit strict.

.....

Je ne comprends pas le meurtre d'un animal ou d'un homme, je ne fais une différence que lorsqu'il s'agit de défense personnelle ou sociale. J'absous le voyageur qui défend ses compagnons en abattant un tigre. J'absous aussi le combattant qui, dans la société humaine, accomplit un acte correspondant.

Il est donc, en principe, contre la violence ; mais il l'absout lorsqu'elle est un moyen de défense. S'il s'agit de défense collective, où les actes individuels prennent un caractère de solidarité, d'altruisme, il préconise la révolte :

Assistant à ce massacre continu qu'on appelle la civilisation, et qui met les peuples sous les pieds des rois, les pauvres dans les laminoirs des usines des riches, les petits enfants sous la mâchoire des ogres, je crie : « Révolte ! Révolte ! », Parce que j'ai le sentiment de la solidarité avec tous ceux qui souffrent. C'est par amour que je pousse ce cri, qui n'est point, croyez-le, un cri de haine.

Et si la révolte doit provoquer la répression sanglante, il ne reculera pas, car il vaut mieux mourir en combattant que résigné à sa misère. C'est ainsi qu'il écrit, à la nouvelle des émeutes belges de 1886, réprimées par la force brutale :

Je suis tout ému des nouvelles. Que de gens ont été que d'autres seront massacrés, et pourtant tout ce sang ne sera pas perdu. Il vaut mieux pour la cause mourir à grand bruit, dans le fracas des révolutions, que de s'éteindre, ignorés, par milliers sur les grabats de la misère.

Il détestait d'ailleurs les violences de *langage*. A une amie qu'il voulait convaincre de la légitimité des actes de violence, il écrit :

Avec votre délicat sentiment féminin, vous redoutez aussi tout contact grossier des êtres brutaux qui parlent violence et dont toute la force est dans les paroles. Comme vous,

j'éprouve une grande répugnance instinctive à entendre ces redites d'expressions sauvages qui, presque toujours, manquent de sincérité...

Mais il était toujours si soucieux de ne pas suspecter son prochain à tort qu'il s'empresse d'ajouter :

... Mais je ne me permets pas de juger ceux dont l'hypocrisie ne m'est pas prouvée. Les hommes différents tant les uns des autres que la même mesure ne peut leur être appliquée. Telle expression qui, dans notre bouche, serait absolument odieuse et qui entraînerait notre condamnation morale définitive, n'a point la même valeur mauvaise dans une autre bouche et, dans telle ou telle circonstance, peut répondre à un sentiment louable, l'instinct rudimentaire de la justice. Autant d'hommes, autant de degrés de développement intellectuel et moral.

.....

Des impatients de vengeance aux débordants d'amour se succèdent les mille représentants intermédiaires des sentiments humains qui, tous, répondent à une période de développement moral plus ou moins avancé. Vous et moi, je le sais, nous avons la ferme volonté d'être parmi ceux qui ont l'intention d'agir par le renoncement, le dévouement personnel, l'affection envers tous, amis et ennemis ; mais n'oublions pas non plus nos alliés sauvages, les farouches égalitaires, les justiciers bruyants qui n'ont pas encore appris à parler notre langage.

Dans sa propagande révolutionnaire, sa grande préoccupation fut avant tout l'éducation morale des individus. Voici ce qu'il écrivait en 1871, des pontons de Quélern où il était emprisonné, à sa sœur et à ses amis :

Mes amis, dans nos désastres, il nous reste encore une immense consolation, la certitude que, durant toute notre période de force, nous travaillerons toujours à donner des cœurs d'hommes et de femmes à ces enfants, ces jeunes gens, tous ces êtres humains avec lesquels nous avons à vivre notre vie. Voilà l'œuvre ! Tout le reste est peu de chose.

Et veut-on un échantillon de la manière dont ce grand éducateur savait parler aux enfants ? Qu'on lise ces lignes qu'il écrivait, aussi de sa prison, à son jeune neveu :

Mon bien aimé Paul, le jeune,

Je n'ose plus t'appeler Poulot, car tu m'as écrit une lettre si sensée qu'il faut bien te considérer maintenant comme un grand garçon. Du reste, l'âge des études sérieuses a commencé. Déjà, tu as dû malheureusement assister à des scènes terribles (1) qui t'auront appris le dévouement, la présence d'esprit, et qui, plus tard, lorsque tu étudieras l'histoire, te feront comprendre ce qui, pour nous autres bambins, était un livre fermé. Maintenant ta vie va changer. Tu habiteras non plus le grand Paris, mais quelque vallée paisible de la Suisse, et l'éducation un peu décousue, mais fort utile, que t'ont donné les voyages, la vue de la nature et du monde, sera rendue plus efficace par des études méthodiques et suivies. Etudie avec ferveur, mon cher Poulot, mords avec force à la science. Fais en sorte, lorsque tu choisiras ta carrière, de pouvoir te dire : « Je suis un citoyen utile ; je ferai du bien. » Nous ne valons quelque chose que par le bien que nous faisons. Ceux qui n'en font pas auraient dû ne pas naître.

Elisée Reclus croyait fermement à l'avenir de la révolution. Si on lui exprimait quelque doute à ce sujet, il avait d'ailleurs une façon admirable de répondre, qui excluait toute abdication, tout renoncement à l'action révolutionnaire. Or, c'est le principe d'action, la règle de conduite révolutionnaire qu'il emporte par-dessus tout de sauvegarder :

Vous me demandez s'il est même permis d'espérer qu'une aussi grande révolution puisse se faire. Quant à moi, j'ai confiance qu'elle se fera, parce que nous progressions et que tout progrès doit, en définitive, se faire dans le sens indiqué. La pente même du sol, la gravitation nous entraînent dans ce sens. Mais quand même, il n'y aurait pas d'espoir, quand même nous serions deux ou seulement un seul, le devoir de celui qui voit les choses comme je les vois n'est pas moins de vivre aussi conformément que possible à son idéal, « sans maître et sans esclave », ne cherchant autour de lui que des égaux.

A l'ami anglais auquel il écrit ces lignes, il répète une autre fois :

Vous me dites que mon « poème » n'est pas réalisable, c'est un rêve. A ceci je commence par vous répondre que, s'il en était ainsi, il y aurait encore lieu de préférer ce beau rêve au vilain rêve, au cauchemar de la société actuelle, car cette société, vous le reconnaissez, n'a point d'état, d'organisation, de réalités avouables. Le nœud gordien n'est pas dénoué, vous le savez, il est brutalement tranché par l'épée. Les difficultés du fonctionnement sont résolues par le meurtre, la prison, la mort de misère ou même de faim, la guerre, les faillites, la vente à faux poids, l'adultération des denrées, le jeu de la Bourse. Mais, de ce que la société actuelle est impossible et peut être qualifiée de constant and perpetual failure (1), aussi bien dans son ensemble que dans ses groupes nationaux ou familiaux, cela ne prouve pas, je l'avoue, que notre rêve d'équité soit réalisable. Cela est vrai. Aussi, je réponds simplement : ou bien nous pouvons réaliser ce rêve pour la société tout entière ; dans ce cas, travaillons avec énergie. Ou bien nous ne pouvons le réaliser que pour un petit nombre ; dans ce cas, travaillons encore. Pourquoi ne pas faire fleurir une petite oasis de paix, de respect mutuel, d'égalité au milieu de l'immense désert ?

Il ajoutait dans une autre lettre :

Vous me demandez aussi : comment créer cette douce oasis de paix et d'harmonie entre hommes qui se sentent égaux et qui travaillent de concert à l'avènement de la justice ? C'est en nous aimant, en nous appuyant les uns sur les autres, par la propagande et l'encouragement.

Et ailleurs encore il disait :

Soyons bons, et l'influence de notre bonté se fera sentir dans le monde entier.

Ou encore, voici ce qu'il écrivait aux « compagnons de la *Lutte Sociale*, organe communiste-anarchiste », à Lyon :

C'est par le caractère personnel qu'on fait la véritable propagande. Les meilleures idées exposées par des impuissants et des faibles paraissent être sans force et sans vertu. A vous de les mettre en relief, de les faire accueillir d'avance avec sympathie, grâce à l'élan de votre courage, à la hauteur de votre pensée et à la dignité de votre vie.

La méthode de propagande d'Elisée Reclus pouvait se résumer dans cette règle si simple et si profonde : donner le bel exemple. Peut-être, dans notre mouvement syndicaliste, avons-nous parfois négligé cet aspect moral de la propagande.

Peut-être, dans notre souci de placer notre lutte sur le terrain économique, et délaissant à juste titre les agitations stériles de la politique électorale, peut-être avons-nous un peu trop perdu de vue le souci, qui était si grand chez les anarchistes de la trempe d'Elisée Reclus, de développer la moralité de chaque individu autour de nous, en cherchant tout d'abord à affermir notre moralité propre. C'est une formule trop commode que d'attribuer toutes les faiblesses de conscience individuelles aux conditions économiques dans lesquelles nous vivons, et de satisfaire en déclarant que tout cela changera quand la révolution sociale sera venue bouleverser les conditions économique actuelles. Il y a, certes, une très grande part de vérité dans cette conception, si on l'applique à la grande masse, que nous nous plaignons souvent à qualifier d'« inconsciente ». Mais elle est inapplicable à cette minorité que, par opposition, nous déclarons « consciente », et sur laquelle nous comptons pour entraîner la masse vers la révolution. Si la minorité consciente, si les militants veulent être à la hauteur de cette tâche, il faut qu'ils soient assez forts pour s'élever au-dessus des conditions de moralité propres au régime capitaliste et pour réaliser en eux-mêmes un idéal de moralité supérieure.

Peut-être ne pensons-nous pas assez à ce point de vue, auquel nous ramène avec force l'exemple enthousiasmant d'un Elisée Reclus.

Qu'on ne dise pas qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une âme de héros, et une conscience aussi lucide de ce qui est beau et de ce qui est bien, qu'en avait Elisée Reclus.

Pour suivre son exemple, ce n'est point nécessaire. Chacun de nous peut se tourner en lui l'idée d'un homme meilleur qu'il n'est lui-même, chacun de nous peut tendre à se rapprocher de cet idéal qu'il se forme à lui-même.

Chacun de nous porte en soi ce héros mystérieux qui le guide, l'encouragement, l'exalte et, dans les grands moments de l'existence, se confond avec lui. Quelle joie quand on se sent devenu son propre idéal, et que, de tout l'élan de son être, on sent, on veut, on fait ce qui est bien.

N'avait-il pas raison, Descaves, quand il disait d'Elisée Reclus : « On faisait auprès de lui une cure d'altitude morale... »